

culturelle ou des violences sexistes et sexuelles. Dans ce long *traveling* à travers les démocraties occidentales, on croise des polémiques retentissantes et d'autres oubliées, des créateurs militants (Diego Rivera), des entrepreneurs du scandale (Maurizio Cattelan) et d'autres qui tombent des nues face aux réactions qu'ils suscitent (de Jean-Baptiste Carpeaux à Daniel Buren). On ne peut que profondément regretter l'absence d'images pour illustrer les œuvres et les installations si richement évoquées.

■ Julia Castiglione

**Paul Bernard-Nouraud**

## Une histoire de l'art d'après Auschwitz

Tome 1 : *Figures dispartes*.  
L'Atelier contemporain, « Essais sur l'art », 2024, 634 pages, 30 €.

■ « Vous qui entrez ici, laissez toute espérance », lit-on au chant III de l'*Enfer* de Dante Alighieri (1265-1321). À qui lit l'ouvrage de Paul Bernard-Nouraud, le même conseil pourrait être adressé. Peu d'essais aussi originaux dans la démarche et dans le propos ont paru ces derniers temps dans le champ de l'histoire de l'art. Peu partent d'une hypothèse aussi sombre et stimulante : si l'on pense que la peinture moderne a d'abord revêtu les « formes exubérantes de la Renaissance » pour ensuite « se

poudrer pour les fêtes galantes » et « se graisser pour les faux départs romantiques », on se méprendrait. Les mille corps dans lesquels elle s'incarne sont des corps déchirés, fragmentés, brisés. Et il n'a pas fallu attendre l'abjection du XX<sup>e</sup> siècle pour que cette brisure se manifeste : depuis l'irruption de la peste en Europe, la représentation du corps humain s'est heurtée à des figures indiscernables. Des corps suppliciés d'Andrea Mantegna aux corps brisés de Music, mais aussi des *Désastres de la guerre* de Francisco de Goya à *Guernica* de Pablo Picasso, c'est toute une généalogie de l'irreprésentable qui est proposée à la lecture, dans cette contre-histoire de l'art occidental, comme si l'ombre portée d'Auschwitz s'étendait, catastrophiquement, sur l'ensemble de tout ce qui la précède. Pari ambitieux que celui de l'essai. Mais pari courageux surtout : l'insupportable (des fusillades, des massacres, des blessures, etc.) est au cœur de la pensée qu'il développe. La surface d'un tableau peut être comparée à une peau ; mais alors à une peau qui n'est plus faite pour être touchée, ni même vue, seulement témoin de ce qu'une humanité démente est capable de s'infliger à elle-même.

■ Pascal Dethurens